

1^{re} Année N° 3

10 Janvier 1935

BIBP
27

LE BEAU NAVIRE

REVUE DE LA POÉSIE

POÈMES DE

FAGUS - ANDRÉ CASTAGNOU
MAURICE REY - LUCIEN BASTARD

LA POÉSIE DE FRANCIS CARCO

par

MAURICE-PIERRE BOYÉ

LES ÉDITIONS
DE LA REVUE
LE BEAU NAVIRE

LE BEAU NAVIRE

REVUE DE LA POÉSIE

Paraît dix fois l'an

Le Rédacteur en chef : MAURICE CHAPELAN

et les Secrétaires de la Rédaction :

ROBERT HOUDELLOT et LUCIEN BASTARD

reçoivent le 1^{er} et le 3^e Samedi de 4 h. à 6 h.

au Siège de la Revue : 19, Rue Bellier-Dedouvre, PARIS (XIII^e)

ABONNEMENT ANNUEL

FRANCE : **20** francs.

ÉTRANGER : **30** francs.

ÉDITION DE LUXE

sur Hollande Van Gelder tirée à 21 exemplaires numérotés

vendus par abonnement : **80** francs.

Les signataires sont seuls responsables de leurs articles.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

LE BEAU NAVIRE ne publie que de l'inédit.

Reproduction et traduction interdites pour tous pays.

CHANSON

J'eus pour mon malheur
Un cerveau trop lourd
Un trop vaste cœur
Et les bras trop courts.

Ainsi ma vaillance
Et mes beaux efforts
Sont frappés d'avance
D'échec et de mort.

Au pinson en cage
Pour qu'il chante mieux
Un maître sauvage
Lui crève les yeux.

La vie est méchante
Et, pour m'étourdir,
Comme lui je chante,
Chante à en mourir.

Gris comme une grive,
Gai comme un pinson,
Arrive qu'arrive,
Mienne est ma chanson.

Et sous ses fusées
Se cache à peu près
Une âme brisée
Qui part sans regret.

FAGUS.

AU PARADIS

*Apollinaire rit dans
le creux de sa main.*

André SALMON

Au delà du jour et de la nuit
il y aura encore le jour, encore la nuit
et ce ne sera pas toujours réussi,
Dieu merci!

Dieu sait bien ce qu'il fait.
Ils désireront ce qu'ils possèdent,
écrit Augustin.

Oui, mais Dieu nous garde
d'autres désirs, d'autres matins!
Au ciel comme sur terre on fera des progrès :
autrement on s'embêterait!
Sans fin plus belles, plus beaux
naîtront les fleurs et les oiseaux.
Aujourd'hui j'ai reçu des nouvelles :
Raphaël attend Picasso

pour peindre la nouvelle coupole du ciel,
Apollinaire rit dans le creux de sa main
et mieux que tous les chérubins
Rousseau joue de la trompette.
Verlaine, un peu pompette,
veut absolument coucher
avec un délicieux petit ange
arrivé de ce matin.

André CASTAGNOU.

NOVEMBRE

Terrasse où nul ne vient s'asseoir,
Clairs jardins que fuit la lumière,
Voici les tourbillons du soir
— Voici l'angoisse coutumière.

Loin de la foule et des flambeaux,
Je vais rêvant dans vos allées
Où d'imaginaires tombeaux
Jettent leurs ombres désolées.

Déchirant la brume, parfois,
Quelque fantôme solitaire
Pleure à mon côté, mais sa voix
Ne résonne pas sur la terre.

C'est le fantôme des beaux jours,
Peuplés d'adolescentes nues,
Leurs désirs, leurs jeux, leurs amours
Et leurs richesses méconnues;

Les flamboyants midis d'été,
Les nuits que nous passions à boire,
Les plaintes de la volupté
Dont j'avais perdu la mémoire;

Le romanesque enchantement
Qui nous faisait aimer le monde,
Tout ce bonheur né lentement,
Balayé dans une seconde!

Jeunes femmes qui répandez,
Comme autant de trésors insignes,
Parmi les arbres dénudés
Ces bouquets d'odeurs et de lignes,

Vainement vous chantez encor
L'incantation des sirènes
Au rêveur qu'entraîne la Mort
Vers les solitudes sereines.

Allez! Je ne suis plus de ceux
Qui vaincront vos corps infidèles,
Et pourtant, le soir des aveux,
Je sais combien vous serez belles.

Adieu! L'amour veut d'autres dons
Que mon amertume inquiète.
Qu'importe si vos abandons
Ouvrent des cieux que je regrette!

Accompagnez les fiancés
Au chant des hymnes triomphales
Et priez pour les trépassés!
Voici novembre et ses rafales.

Maurice REY.

AUTOMNE

Les brumes de l'automne au fond du paysage
Chassent le souvenir de ce qui fut l'azur,
Les brumes de l'automne estompent ton image
Et délivrent ma chair de ton beau corps impur.

Que s'écoule bientôt le flot des feuilles rousses
Auquel je me plaisais à mêler tes cheveux!
O senteurs à la fois plus fortes et plus douces,
Que le vent vous dissipe, allumeuses de feux!

Battement d'aile exténué, la feuille tombe;
Les troncs sont écorchés et les oiseaux sont morts
Et l'étang, l'étang noir, est une calme tombe :
Le *requiem* des joncs y berce mes remords.

Les tiens n'auront pas vu naître les chrysanthèmes
Ni les cierges fleurir aux sapins de Noël
Et tu n'entendras plus mes tristes anathèmes
Quand sur nous lentement s'alourdira le ciel.

LUCIEN BASTARD.

LA POÉSIE
DE
FRANCIS CARCO

Son œuvre si abondante et si variée de romancier, de critique d'art, de chroniqueur et de mémorialiste n'a jamais étouffé, même un instant, chez Francis Carco, cette âme merveilleuse de poète qui s'est révélée et s'est imposée dès la dix-huitième année, préparée au long d'une enfance heureuse, en plein Rouergue. C'est en effet de 1904 — Carco est né on le sait en 1886, à Nouméa, où son père était fonctionnaire — que datent les plus anciens de ses *Premiers Vers*, qui vont jusqu'en 1910, date à laquelle il découvre Paris et cet hôtel de la Louisiane; à l'angle des rues de Buci et de Seine où, précoce auteur d'un petit recueil de proses lyriques : *Instincts*, il approchera les personnages de ses futurs romans. De 1904 à 1910, que d'années révélatrices, que de rencontres éclatantes, quel domaine pour l'admiration et l'amitié! C'est d'abord la venue, dans le cher décor provincial, de ce personnage de Paris qui répond au nom de Gal et devait jouer dans l'existence de l'apprenti-poète le rôle de l'enchanteur. Il a toute une provision de poèmes dans sa mémoire et, tout à coup, pour la première fois, aux oreilles passionnément attentives du jeune Carco, vont chanter de leurs

rythmes si différents, parfois déroutants, souvent chargés d'énigmes, toujours pleins d'inconnu, des strophes de Rimbaud et de Mallarmé, de Corbière et de Laforgue. Il y avait de quoi éblouir, étourdir même un esprit tendre, un tempérament rêveur offert à toutes les sensibilités, à toutes les pitiés humaines. Carco admire à son tour, assimile tous ces trésors nouveaux, ce qui ne l'empêche point, en secret, de faire un choix et de juger. Ses goûts et ses tendances, sa personnalité naissante, tout en respectant des cultes solidement établis, font pencher ses préférences vers la douloureuse tendresse d'un Charles Guérin, la candeur virgilienne d'un Jammes, la sensibilité un peu malade, mais attachante en sa délicatesse, d'un Henry Bataille.

Pourquoi ne pas l'avouer? Carco l'accorde lui-même très volontiers. C'est le poète, si injustement discrédité aujourd'hui, de la *Chambre Blanche*, du *Beau Voyage*, celui qui célébra avec une telle intensité physique une certaine angoisse provinciale et la nostalgie des dimanches, qui l'impressionna le plus. Cette influence, un autre poète devait la subir, dix ans plus tard, et c'est Jean Lebrau, mais Jean Lebrau est de Moux comme son illustre aîné et les affinités s'expliquent mieux. Nous aimons cette fidélité, cette constance dans la gratitude d'un Carco et d'un Lebrau pour celui qui apparaîtra un jour comme le dramaturge, le poète de la scène — peut-être le mélodramaturge? — du symbolisme, Maeterlinck gardant la haute place.

*
**

A cet enfant tendre, à ce jeune homme que guette la mélancolie, il fallait mieux et plus que l'amour, des amitiés. Le destin

lui en réserva de magnifiques, mais que la mort ne voulut pas toutes prolonger. Ce furent cependant des années heureuses, sur le plan de l'affection, dès le cap de la vingtième année atteint, que celles de la jeunesse de Carco. A Briançon, où l'appelle le devoir militaire, s'il apprend à connaître, par les livres, ceux de ses contemporains les mieux doués et les plus susceptibles de lui plaire, il devra bientôt rencontrer les garçons de son âge qui devaient devenir ses meilleurs compagnons, ses plus précieux amis. C'est la rencontre de Jean Pellerin, à Lyon et à Grenoble, lorsque, Caporal Carco, il n'était pas « un gradé sévère »; de Jean-Marc Bernard, à Valence; de Tristan Derême, à Agen.

Comme ces amis nouveaux et inséparables — tout au moins par l'esprit — n'habitaient pas les mêmes villes, ils s'écrivaient souvent, échangeaient de narquoises, d'affectueuses épîtres, s'adressaient des plaquettes de vers imprimées à des nombres fort restreints d'exemplaires — combien recherchées aujourd'hui, ces éditions! — et créaient, pour le seul plaisir de leur entourage et la curiosité sympathique de quelques aînés qui, de Paris, les encourageaient, d'éphémères revues. C'est ainsi que naquit, que s'affirma, que s'imposa, dans une entente où n'entraient que des sentiments exquis et désintéressés, ce mouvement poétique qu'on appelle aujourd'hui l'École Fantaisiste. N'est-ce pas touchant, n'est-ce pas unique dans notre Littérature? Unique, non pas, car on pense à Ronsard et à ses amis. Il y a entre eux, à cinq siècles de distance, le même charme.

Ces jeunes gens avaient leurs préférés parmi les contemporains, qui étaient le plus souvent de grands talents méconnus, que la gloire aveugle touchait à peine, ou ces adolescents merveilleusement doués, mais au destin éphémère, dont s'enorgueillit chaque

génération pour les pleurer aussitôt. La mienne aura eu un Raymond Radiguet, un Robert Georges-Louis, un Georges Heitz. La génération de Francis Carco aimait et prônait Jean de Tinan, le compagnon de jeunesse de Pierre Louys, et ce charmant Pierre de Querlon, qui fut de l'équipe du premier Ermitage, celui d'Edouard Ducôté et d'Henri Mazel, et qui repose à Etampes dans le sylvestre cimetière, pittoresquement accroché au flanc de la colline que domine la tour Guinette. Carco était un des rares à connaître Léon Deubel, il applaudissait aux débuts de Louis Codet, s'enthousiasmait pour le *Petit Ami*, ce chef-d'œuvre de Paul Léautaud, battait le rappel autour de la position trop discrète de Paul-Jean Toulet, qu'il considérait déjà comme un des maîtres de ce temps et dont il tenta, vainement, de faire publier, à Marseille, les admirables *Contrerimes*. Mais celles-ci, ô implacable cruauté! ne devaient paraître qu'après la mort de leur auteur, par les soins de Henri Martineau. Quant au cher et si courageux Jean Pellerin, autre poète dont la gloire véritable n'a pas encore éclaté, c'est aussi après sa mort, et cette fois par les soins combien pieux également de Francis Carco — qui le préfaça avec une affectueuse éloquence — que parut le *Bouquet Inutile*, en 1923. On voit quels furent, pour Carco, les émouvants échos, les pathétiques prolongements d'une jeunesse vouée tout entière à la poésie et à l'amitié.

Mais ces prolongements, ces échos, nous les retrouvons surtout et avant tout, avec quelle acuité, quelle force intelligente et durable, dans l'œuvre personnelle de Carco, et point seulement dans son œuvre poétique, si importante et si différente de l'autre. Pas tellement différente cependant, car dans maints livres de prose de l'auteur des *Mémoires d'une Autre Vie*, se retrouvent les dons lyriques d'une si profonde et bouleversante

psychologie du poète de la *Bohême et mon Cœur*. Sous ce titre définitif — dans l'édition collective de 1929 — nous retrouvons les trois plaquettes de Carco : la première suite de la *Bohême et mon Cœur* (1912), pour une réédition de laquelle Ernest La Jeunesse écrivit une préface dont la parution fut différée et que la mort du critique ne nécessitait plus : *Chansons Aigres-Douces* (1913); *Petits Airs* (1920) et des *Vers Retrouvés*, écrits de 1910 à 1923. Depuis l'édition définitive de la *Bohême et mon Cœur*, Francis Carco a écrit de nouveaux poèmes, peu nombreux sans doute, mais dont certains sont d'une rare beauté. Nous espérons les voir un jour prendre place à la suite de l'œuvre poétique déjà connue, qui serait de la sorte justement enrichie. Nous aurions ainsi un aspect plus complet, plus imposant encore, d'un lyrisme arrivé à sa densité définitive. Déjà, accompagnant sa récente et précieuse plaquette : *Amitié avec Toulet*, Francis Carco publie dix pages de poèmes, combien grandes et lourdes d'émotion! qu'il intitule : *Pour faire suite à la Bohême et mon Cœur*.

Dès le premier ensemble de la *Bohême et mon Cœur*, celui de 1912 et qui est dédié à Paul-Jean Toulet, nous rencontrons le poète qui, abandonnant sa province, aborde Paris, c'est-à-dire, un monde nouveau pour ses yeux et pour sa sensibilité, un monde étrange où le romancier va surgir en lui, qui suivra les traces de Charles-Henry Hirsch et surtout de Charles-Louis Philippe, avant de se dégager des inévitables influences. Mais le poète domine toujours et pour de longues années encore. Seuls, les décors de sa méditation ont changé et la source de sa sensibilité :

*Matins amers, amour charmant,
Épuisante et trouble folie,*

*Au réveil, la mélancolie
Sépara plus tard ces amants...*

Nous sommes loin désormais de l'ambiance maladive et un peu factice de la *Chambre Blanche*. Ce n'est plus la mélancolie de la province que le poète évoquera, mais celle de la banlieue, dont certains aspects, par sa voix, prennent un ton de désespoir, tel :

*... l'humble cabaret, noirci
Par la pluie et le vent d'automne...*

Et combien net se précise ce paysage suburbain :

*Le gazon râpé de la berge.
Des peupliers. Un ciel que l'eau
Rend plus nostalgiquement beau,
Et les volets verts de l'auberge.*

Et nous pensons aussitôt, au milieu de ces paysages brossés un peu à la manière d'un Utrillo ou d'un Vlaminck, à ce justement célèbre *Doux Caboulot* (bien postérieur aux poèmes cités plus haut), et pour la gloire duquel Marie Dubas prodigue son étonnant talent, accompagnée par la musique si exactement nuancée de M. Larmenjat. Nulle pièce ne semble plus significative, chez Francis Carco, de son talent d'évocateur. Toute une atmosphère de tristesse et d'illusion, de pitoyable et grisante humanité, s'exhale de ces strophes si connues.

Mais les plus beaux poèmes, les plus grands, ceux qui touchent à la trame même du cœur, à ce climat caché où nous enfermons nos désirs et nos désespoirs secrets, ce ne sont pas dans ces évocations de banlieue qu'il faut les chercher, mais au cours

de ces *Chansons Aigres-Douces*, et mieux encore dans *Petits Airs* et *Vers Retrouvés*. Si le décor est toujours celui d'une taverne, comme dans ce prenant poème dédié à Léon Vérane, il y a dans le chant une mesure en profondeur qui bouleverse :

*Villon qu'on chercherait céans,
N'est plus là, ni Verlaine,
Dans ce caveau si sombre et puant...*

Quelle est la mission exacte du poète, quelles contradictions en lui achèvent d'établir dans sa pensée un mystérieux équilibre? Carco se demande quelle est « l'heure du poète ». Il la connaît bien!

*Ce n'est ni la nuit, ni l'aube,
Mais cette heure où, dans Paris,
Les rôdeurs et les chiens maigres
Errent dans un brouillard gris...*

Avions-nous déjà entendu une résonance à ce point pathétique? Nous ne le pensons pas. Une strophe s'impose à notre songe, et l'atmosphère se crée, où l'esprit vagabonde et s'interroge

Certains poèmes très courts, parfaitement tragiques, ont quelque chose de nervalien dans l'accent, tel celui consacré à des « Filles Mortes » et l'étonnante « Ronde ».

On pense à Dürer, à Jean-Paul, à Hoffmann, à notre Gérard, à tout ce qui est fantastique dans l'art d'émouvoir les hommes et cela, vraiment, n'appartient aujourd'hui qu'à Carco. N'est-ce pas à lui enfin qu'appartient cette note aiguë d'analyste, de psychologue cruel et pitoyablement attentif, qui fait d'un poème de la qualité de « Te voilà » une sorte de tragédie du cœur humain?

Ce sont dans des pièces de ce ton, de cette envergure, que l'on mesure chez le poète tout l'enrichissement, toute la sûreté psychologique apportés par le romancier. Nous pensons à telles pages des *Scènes de la Vie de Montmartre*, à ces évocations d'un Besançon romantique et trouble, celui du populeux quartier Battant des *Immocents*, à ces lumières inquiétantes de la *Rue Pigalle*, voire aux tableaux les plus saugrenus de l'*Amour Vénal*, aux plus audacieux dessins des *Images Cachées*; nous pensons à ce grouillement humain, si hostile parfois, mais d'où, soudain, surgit un chant désespéré qui réhabilite tant d'âmes égarées et dans la plainte duquel le poète, l'authentique et grand poète qu'est et restera Francis Carco, a reconnu le cri éternel, l'appel inoubliable des hommes perdus et retrouvés.

MAURICE-PIERRE BOYÉ.

BIBLIOGRAPHIE

- PHILIPPE CHABANEIX — *Comme le Feu*. Paris, le Trident, 1935.
- PAUL COURANT — *Poèmes de la Lorelei*. Paris, la Caravelle, 1934.
- HENRI DAVOUST — *Aux Jardins de la Loire*, Poème. Paris. Bernouard, 1935.
- RENÉ FERNANDAT — *Voyage au Purgatoire*. Grenoble, B. Arthaud, 1934.
- ALBERT FLORY — *Le Livre de la Mort*. Saint-Félicien-en-Vivaraïs, Au Pigeonnier, 1934.
- CHARLES FOROT — *Charmes des Jours*. Saint-Félicien-en-Vivaraïs, Au Pigeonnier, 1934,
- TRISTAN LAMOUREUX — *Aube Nouvelle*. Paris, Le Divan, 1934.
- ANDRÉ PAYER — *Parabole du Jet d'eau*. Paris, Le Divan, 1934.
- JEAN PLÉMEUR — *Hantises*. Paris, Lemerre, 1934.
- NOËL RUET — *L'Anneau de Feu*. Mézières, La Grive, 1934.

LES ÉDITIONS DE LA REVUE LE BEAU NAVIRE ont fait de NOVEMBRE, poème par MAURICE REY, un tirage à part de cent exemplaires qui sont en vente à Paris, chez les dépositaires de la Revue.

LES EDITIONS
DE LA REVUE
LE BEAU NAVIRE

SE CHARGENT DE PUBLIER A
DES PRIX AVANTAGEUX ET
SOUS UNE FORME TRÈS SOIGNÉE
LES OUVRAGES DE VERS QUI
AURONT ÉTÉ RETENUS PAR SON
COMITÉ DE LECTURE.

Ce numéro : 2 fr. 50